

Pierre-Esprit Radisson : coureur de bois et homme du monde (1652- 1685). Par Martin Fournier. (Québec : Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1996. 125 p., ISBN : 2-921053-51-9.)

Michel Lavoie

Volume 19, numéro 2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087688ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087688ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, M. (1997). Compte rendu de [*Pierre-Esprit Radisson : coureur de bois et homme du monde (1652- 1685)*]. Par Martin Fournier. (Québec : Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1996. 125 p., ISBN : 2-921053-51-9.]. *Ethnologies*, 19(2), 143–148. <https://doi.org/10.7202/1087688ar>

d'un rapport de recherche effectué pour Héritage-Montréal et axé justement sur le classement des édifices à caractère religieux construits avant 1945 et situés au centre-ville de Montréal. À ses yeux, la priorité devait être accordée aux édifices les plus significatifs du point de vue patrimonial¹ et, parmi ces édifices, à ceux qui sont les plus menacés de disparition². Le classement final s'établissait, en bref, à la suite d'un pointage variant de un à cinq pour chacun des critères établis (p. 109-119).

Au cours des ateliers qui suivirent ces conférences, cette question névralgique des critères de classification revint inévitablement sur le tapis. Ce fut le cas notamment dans le deuxième atelier, portant sur le patrimoine, à la suite des exposés d'experts bien connus : Luc Noppen (professeur à l'École d'architecture de l'Université Laval), Jean Simard (professeur au Département d'histoire de l'Université Laval) et Lucie K. Morisset (professeure au Département des études urbaines de l'UQAM). La discussion ne fut pas sans divergences d'orientations sur plusieurs priorités, il va sans dire.

Ajoutons que les conférenciers invités de l'extérieur du pays ne détenaient pas non plus de solutions miracles, applicables tous azimuts. Leurs exposés eurent à tout le moins le mérite de relativiser l'ampleur du problème québécois en le situant à l'échelle internationale (p. ex. : l'Église d'Angleterre, qui compte environ 16 000 églises paroissiales, évaluait, en 1996, son nombre d'églises en surplus à 1 511).

Somme toute, ce colloque est tout à l'honneur de ses initiateurs.

NORMAN PAGE
Faculté des arts
Université d'Ottawa
Ottawa, Ontario

Pierre-Esprit Radisson : coureur de bois et homme du monde (1652-1685). Par Martin Fournier. (Québec : Nuit blanche, coll. « Terre américaine », 1996. 125 p., ISBN : 2-921053-51-9.)

L'auteur de ce livre désire démontrer que les individus, les groupes qui composent les sociétés sont appelés à prendre des décisions et des positions qui seront déterminantes pour ces sociétés, qu'ils le font avec leurs connaissances, leurs expériences, l'information qu'ils ont, souvent incomplète et maquillée, les biais qui les motivent à agir et, enfin, qu'ils agissent également selon les priorités, les coutumes et les façons de faire de ces sociétés qu'ils connaissent

-
1. Les critères retenus sont les suivants : 1. Intérêt historique, 2. Caractéristiques architecturales, 3. Valeurs artistiques, 4. Relation visuelle avec l'environnement.
 2. Les critères retenus sont les suivants : 1. Conditions physiques, 2. Fréquence d'utilisation à des fins culturelles, 3. État des revenus et déboursés annuels depuis trente ans.

ou interprètent. L'auteur veut aussi situer et rendre crédible le récit manuscrit de 1669 de Radisson pour l'importance et l'exhaustivité de son contenu historique, nonobstant les accroc à la chronologie des événements et l'incertitude quant à la présence formelle des acteurs lors de ces événements. Par la même occasion, l'auteur veut donner à Radisson et à Des Groseilliers la position qu'ils méritent dans l'histoire de la colonie.

Avec une approche principalement sociologique, l'auteur s'est inspiré « de l'application de la méthode systémique à une enquête historique réalisée par Yves Barel en 1977, dans son livre *La ville médiévale* » (p. 11). Cette méthode préconise l'étude des structures sociales et des comportements interactifs des acteurs dans le cadre de ces structures. Plusieurs sources historiques, témoignages d'époque et études, ont été utilisées par l'auteur : une étude sur Radisson et Des Groseilliers publiée en 1943 par l'historienne Grace Lee Nute *Caesars of the Wilderness : Médard Chouart, sieur Des Groseilliers and Pierre Esprit Radisson, 1618-1710* (p. 8), une étude publiée en 1961 sous la direction de l'historien américain Edward T. Adams concernant le récit de Radisson et le manuscrit de 1669, traduit en anglais moderne par Loren Kallsen (p. 8-9), la correspondance de Marie de l'Incarnation, les *Relations* des jésuites et, surtout, le récit de Radisson.

L'ouvrage aborde trois grands sujets et suit un plan thématique et chronologique. Les chapitres un et cinq traitent en détail du manuscrit de 1669, le premier, de ses caractéristiques et l'autre, des rapports chronologiques. Le chapitre quatre nous présente Radisson et son intériorité. Les chapitres deux, trois et six mettent en lumière les relations de Radisson et de Des Groseilliers avec les Amérindiens, la Nouvelle-France et l'Angleterre.

Dans son introduction, l'auteur communique l'objectif principal de son livre et dresse un tableau d'ensemble de son projet et des moyens qu'il entend utiliser pour le réaliser. Il nous offre aussi une critique de deux importantes études qu'il utilise dans le cadre du projet. Il souligne le désintérêt des historiens québécois pour l'œuvre de Radisson et la vision négative que les historiens du début du xx^e siècle avaient du personnage.

L'auteur attire notre attention sur un fait qui importe dans le cadre de ce projet : Radisson a réussi « avec une facilité déconcertante » à traverser plusieurs « sociétés différentes » (p. 10-11).

Malgré la mauvaise réputation du manuscrit, l'auteur le juge différemment et nous laisse entrevoir un récit bien organisé qui n'a pu être préparé à la hâte. Radisson y utilise un style propre au conteur, conforme à un « modèle narratif oral » (p. 24). Bien que les destinataires du manuscrit n'aient pas été identifiés, l'auteur, suivant une hypothèse personnelle, estime que le document s'adressait à des intimes de Radisson.

Après avoir confronté le récit de Radisson à la « trame historique » (p. 67), l'auteur souligne les divergences troublantes concernant non seulement la chronologie des événements, mais la présence même de Radisson lors de certains événements, sa source principale étant probablement son beau-frère Des

Groseilliers. En conclusion, l'auteur accorde tout de même au document une crédibilité importante, basée sur la qualité et la quantité du matériel historique.

Dans le chapitre quatre, nous découvrons les trois vies de Radisson : la première, obscure et à propos de laquelle il nous donne très peu de détails ; la deuxième, avec les Iroquois qu'il a appréciés ; et la troisième, comme coureur de bois et homme d'affaires. Nous y rencontrons aussi un homme moderne qui ne voulait devoir sa liberté à personne. L'auteur nous laisse entrevoir également un homme à la fois complexe et simple, « fortement influencé par la pensée amérindienne » (p. 61) et qui évolue au rythme de ses expériences. Nous sommes en contact avec la philosophie de Radisson et de Des Groseilliers, où la prudence, la prévoyance et la planification dominant. C'est cette philosophie, accompagnée d'une discipline inébranlable, qui les maintiendra en vie. La conclusion du chapitre est marquante. En effet, l'auteur souligne la « perspicacité » dont ont fait preuve Radisson et Des Groseilliers dans « l'analyse qu'ils ont faite du phénomène complexe de la traite des fourrures entre Blancs et Amérindiens » (p. 65) et la créativité qu'ils ont déployée pour développer les stratégies qui s'imposaient dans le contexte et conduire les Amérindiens à se positionner et à s'engager dans le processus de la traite des fourrures.

À partir de leurs expériences de vie individuelles, l'auteur rend crédibles Radisson et Des Groseilliers dans les relations qu'ils ont entretenues avec les Amérindiens. On sort du deuxième chapitre convaincu que le succès des deux hommes dans leurs entreprises avec les Amérindiens n'est pas le fruit du hasard, mais bien la résultante de plusieurs stratégies réfléchies et appliquées avec soin. L'auteur utilise, pour soutenir sa thèse, de nombreux exemples. Nous sommes à même de constater qu'en plusieurs occasions les deux coureurs de bois ont pu influencer la société amérindienne et que les décideurs amérindiens, avec leur bagage humain, ont agi sur la base des informations qu'ils possédaient et ont engagé leur société en conséquence, tout en assumant les risques inhérents à leurs décisions.

L'auteur nous dresse un excellent portrait social de Radisson et de Des Groseilliers, qui est celui qui « organise et gouverne les expéditions » (p. 44). On apprend que l'un des objectifs de Des Groseilliers est de s'enrichir et c'est justement l'argent qui sera au centre des conflits que les deux hommes entretiendront avec les autorités de la Nouvelle-France et même avec le roi de France. On peut constater ici le manque de vision des autorités françaises par l'importance démesurée qu'elles accordent à la question pécuniaire (l'objectif immédiat avoué étant de redresser la situation financière lamentable de la colonie), les opposant aux deux hommes et leur faisant perdre de vue l'importance de leur potentiel. Plus d'hésitation, les deux coureurs de bois passent en Nouvelle-Angleterre à la première occasion (1662) et, bien que n'ayant « plus d'attaches, de réseau et d'appuis » (p. 53), ils tenteront de convaincre les Anglais de les aider à réaliser leur projet le plus cher, soit d'atteindre par bateau la baie d'Hudson et ses riches réserves de fourrures.

L'auteur nous brosse aussi un tableau des relations que Radisson et Des Groseilliers ont entretenues avec l'Angleterre. Il nous fait bien voir les différences qui séparent la France et l'Angleterre en ce qui concerne l'exploitation des colonies. Radisson et Des Groseilliers ont face à eux des entrepreneurs anglais visionnaires qui ont des objectifs très précis sur trois plans : financier, politique et pratique, et qui sont disposés à leur accorder la confiance que les Français n'ont jamais eue en eux. Après l'échec d'une première tentative, la deuxième expédition vers la baie d'Hudson pour le compte de l'Angleterre est un succès. L'auteur fait ressortir le peu d'importance que la France attache à la colonie et démontre qu'elle tente, par-dessus tout, d'éviter les conflits avec l'Angleterre. Plusieurs expéditions seront organisées par la suite, mais jamais en collaboration avec la France, même si des efforts de rapprochement sont initiés par les Français. L'auteur nous indique que Radisson a préparé son manuscrit à partir de l'Angleterre et qu'il s'y est établi. Ce manuscrit représente-t-il un juste paiement aux Anglais, en termes d'informations stratégiques sur l'Amérique du Nord (le commerce des fourrures, les comportements français et amérindiens), en échange de leur soutien pour le financement des expéditions à la baie d'Hudson ?

Bien que le manuscrit de 1669 de Radisson comporte des lacunes chronologiques et laisse planer un doute concernant la présence de l'auteur du récit lors de tous les événements, il n'en demeure pas moins que les faits qui y sont relatés, lorsqu'ils sont confrontés aux sources de l'époque, s'avèrent fiables et vérifiables. Le document de Radisson, bien qu'artisanal, est très riche en contenu historique. L'approche de l'auteur nous fait voir les événements dans un contexte sociologique inexploré, ce qui donne une lumière nouvelle aux faits rapportés fidèlement par Radisson. Radisson était, selon le portrait que l'auteur nous en fait, un homme de cœur et d'honneur qui n'aurait pas documenté un tel récit « à la hâte et sans préparation » (p. 16).

Il apparaît clairement, dans l'analyse détaillée du manuscrit, que Radisson et Des Groseilliers ont testé les structures sociales de leurs partenaires et ont forcé ceux-ci à se positionner face aux changements et aux innovations qu'ils proposaient dans l'exploitation du très lucratif marché de la traite des fourrures. Avec les Amérindiens, ils ont mis en œuvre des stratégies toutes plus créatives les unes que les autres. L'auteur nous laisse même entendre que la découverte du passage vers la baie d'Hudson ferait partie intégrante d'une stratégie à long terme que Des Groseilliers aurait développée avec les Cris en 1659-1660.

Leurs relations avec les autorités de la Nouvelle-France ne furent que confrontations et incompréhension. Soit que les Français aient outrageusement manqué de vision, soit qu'ils aient simplement exprimé leur désintérêt face à cette colonie du nord de l'Amérique. La Nouvelle-Angleterre, avec intuition, a accueilli les deux coureurs de bois et leur projet en y voyant les possibilités financière, politique et pratique. Le jugement des personnages de l'époque fut très sévère à l'égard de Radisson et de Des Groseilliers. Les historiens

nationalistes du début du *xx*^e siècle ont lapidé les deux coureurs de bois et les historiens québécois ont ignoré le manuscrit de Radisson. Ont-ils vraiment saisi l'impact historique d'un tel récit et la lumière qu'il jette sur les comportements humains et les structures de la société de l'époque ? Gageons que Radisson et Des Groseilliers, eux, en étaient conscients et, de toute évidence, ils en ont convaincu les Anglais.

Martin Fournier a pris un énorme risque en présentant un document que les autres historiens avaient mis de côté et négligé soit par ignorance, soit par paresse, puisque, semble-t-il, tout avait été dit sur Radisson et sur Des Groseilliers, son « patron ». Le risque d'approcher ce récit en tentant de découvrir le fond de la pensée d'un personnage controversé. Le risque d'aller au-delà du récit. Le risque de faire une investigation historique hors des sentiers battus et de nous faire voir que l'histoire est non seulement une analyse rigoureuse des faits, mais aussi une analyse de l'impact de ces faits sur le déroulement du quotidien des acteurs de l'époque et, surtout, sur les acteurs de l'avenir. Il a mené son travail comme un détective, analysant rigoureusement les événements rapportés par Radisson, les confrontant à des témoignages vraisemblables de l'époque. Il a mis au ban les responsables du cours des événements en préparant ses conclusions et, enfin, en nous permettant de porter notre propre jugement.

Dans cet ouvrage, il est frappant de constater à quel point les interactions et les personnalités des individus qui forment une société peuvent influencer l'évolution ou la stagnation de cette société et, donc, son positionnement actuel et, surtout, futur dans le grand ensemble des nations. Martin Fournier l'indique bien dans sa conclusion : « la personnalité et les perceptions des meneurs politiques influencent dans une mesure certaine le cours de l'histoire » (p. 97).

Qu'est ce qui motive des individus en position de pouvoir à s'intégrer ou à résister au changement et aux innovations ? Il est intéressant de constater que la perspective limitée qu'ont les individus des changements les motive à résister aux innovations. Les individus ne sont pas responsabilisés dans les sociétés soumises à un contrôle central. Deux citations de Radisson sont éloquentes à cet effet : « Le bougre [le gouverneur d'Argenson] s'en est mis plein la gueule avec notre argent » (p. 22), « Fort mécontent de notre réception, qui fut très mauvaise [...] voyant un gouverneur qui s'enrichirait des labeurs et des périls des autres [...] » (p. 49). Finalement, comme le souligne Martin Fournier, « La Nouvelle France [...] n'a jamais figuré parmi les priorités de l'État français. Louis XIV et Colbert percevaient les intérêts de la Nouvelle France à travers ceux de la Métropole [...] centré[s] sur l'Europe » (p. 82).

L'ouverture au changement et à l'innovation exige une vision, une conscience de l'avenir et une capacité d'initiative et de responsabilisation à l'intérieur d'une structure qui permet aux individus d'agir avec audace, non seulement pour les objectifs immédiats, mais pour soutenir des objectifs de développement d'ensemble. Les autorités anglaises semblaient avoir cette vision

de l'avenir bien en tête et elles ont agi en conséquence. De toute évidence, elles étaient en position de force et l'exploitation des colonies représentait pour elles un positionnement financier, bien sûr, mais surtout politique. Il apparaît évident que les renseignements stratégiques que Radisson et Des Groseilliers possédaient concernant la Nouvelle-France, les Amérindiens, la traite des fourrures et la géographie intéressèrent au plus haut point les autorités anglaises et permirent aux deux hommes de se prévaloir de la confiance des Anglais. Ils ont même contribué à la conquête anglaise de la Nouvelle-Hollande : « il ne fait aucun doute que les renseignements fournis par Radisson et Des Groseilliers [...] ne pouvaient qu'encourager et conforter l'initiative des Anglais » (p. 79). Et que « Si l'entreprise de Des Groseilliers et Radisson réussissait, les investisseurs anglais encaissaient de substantiels profits, leur présence en Amérique du Nord serait renforcée et celle des Français affaiblie, et tout cela à un coût raisonnable » (p. 81). Jusqu'à quel point les relations étaient-elles bonnes ? « Jamais Des Groseilliers et Radisson [...] ne jouiront d'une telle confiance de la part des autorités françaises » (p. 84).

Selon Martin Fournier, les Amérindiens, quant à eux, ont saisi les possibilités immédiates, mais n'ont pas su être prévoyants. Ils ont été plutôt les joueurs innocents d'un match dont ils ne connaissaient ni les règles, ni les enjeux.

« Je fis choix de personnes qui me faisaient l'honneur de m'aimer » (p. 88) Est-il possible que ce message de Radisson s'adresse aussi à Martin Fournier ?

MICHEL LAVOIE
 Université Laval
 Québec, Québec

Individualismes et individualité. Sous la direction de Jean-François Côté. (Sillery : Septentrion, coll. « Nouveaux Cahiers du CÉLAT », n° 11, 1995. 328 p., ISBN 2-89448-032-6.)

Dans *La société des individus*, Norbert Elias récuse les approches dissociant la société de l'individu et insiste sur les liens de dépendance réciproque comme matrice constitutive de l'entité sociale. Aussi en note-t-il un manque, celui d'« un mode de pensée, [d']une vision d'ensemble » qui nous permettent « de comprendre comment la multitude d'individus isolés forme quelque chose qui est quelque chose de plus et quelque chose d'autre que la réunion d'une multitude d'individus isolés » et « pourquoi cette société peut se modifier » (p. 41). Chacune à leur manière, les quinze études réunies par Jean-François Côté relèvent le défi d'Elias, en voulant analyser les rapports évolutifs entre